



IMAGES·HISTORIQUES

ANDRÉ PÉRATÉ

LA GALERIE · DES · BATAILLES AU · MUSÉE · DE · VERSAILLES









LA GALERIE DES BATAILLES

AU MUSÉE DE VERSAILLES

IMAGES HISTORIQUES

Parus :

La Bastille.
Le Panthéon.
La Marseillaise et Le Chant du Départ.
Un Sacre a Reims : Le Sacre de Louis XV.
La Colonne de la Grande-Armée.
Reims avant la Guerre.
Soissons avant la Guerre.
Arras avant la Guerre.
La Guerre au quinzième siècle.
L'Arc de Triomphe de l'Étoile.

En préparation :

Reims pendant et après la Guerre.
Soissons pendant et après la Guerre.
Arras pendant et après la Guerre.

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY
ÉVREUX

IMAGES HISTORIQUES

LA

GALERIE DES BATAILLES
AU MUSÉE DE VERSAILLES

PAR

ANDRÉ PÉRATÉ

CONSERVATEUR ADJOINT DU MUSÉE NATIONAL DE VERSAILLES

TRENTE-CINQ ILLUSTRATIONS



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, Rue de Tournon, 6



Photo Neurdein.

La Galerie des Batailles.

LA GALERIE DES BATAILLES

AU MUSÉE DE VERSAILLES

Texte de M. André PÉRATÉ.

Dans le grand Musée d'histoire de France que Versailles offre à ses visiteurs, rien n'est plus populaire que la Galerie des Batailles. Ses dimensions énormes s'imposent aux imaginations, qu'elle satisfait en leur présentant, au long d'une série de peintures encastrées dans ses murailles, les plus célèbres épisodes de nos gloires militaires depuis nos origines. C'est, dans le vaste plan d'imagerie guerrière conçu et réalisé par le roi Louis-Philippe, le point central, comme le jeu des eaux est l'attraction maîtresse des nobles jardins de Louis XIV. Les esprits que la majesté sublime des appartements royaux, non moins que la rareté exquise des cabinets intimes, dans une promenade rapide au travers du Château, emplissent d'une stupeur à demi confuse, peuvent ici se contenter à peu de frais, sans qu'il y ait, bien entendu, aucune comparaison à indiquer entre deux ordres de sentiments si divers. Mais la guerre monstrueuse qui a embrasé l'Europe



D'après Gavard.
BATAILLE DE TOLBIAC (496), par Ary Scheffer.



D'après Gavard.
BATAILLE DE POITIERS (732), par Steuben.

et grandi encore les destinées de la France ne peut que prêter un intérêt de curiosité nouvelle à ces tableaux de nos anciennes victoires.

La création d'une galerie solennelle de peintures où seraient représentées les plus célèbres batailles françaises faisait partie, dès 1833, des projets soumis au Roi pour convertir le Palais de Versailles en Musée. L'emplacement choisi était l'aile du Midi, qui s'étend en arrière et à gauche du corps principal du Palais, et dont les fenêtres, du côté des jardins, ouvrent sur l'Orangerie et le magnifique horizon des collines boisées qui dominent la pièce d'eau des Suisses. Cette aile, édifiée en 1682 par Mansart, après que Louis XIV et Colbert eurent décidé l'élargissement gigantesque de la façade du Château sur les jardins, s'appela d'abord (tant que l'aile du Nord ne fut pas construite à son tour) la Grande Aile, puis, en raison de ses habitants, l'Aile des Princes. Reliée au corps central du



Photo Lévy.
SOUMISSION DES SAXONS (785), par Ary Scheffer.



Photo Lévy.
LEVÉE DU SIÈGE DE PARIS (885), par Schnetz.



Photo Alinari.

BATAILLE DE BOUVINES (1214), par H. Vernet.

Château par un vestibule qui se nomma longtemps le salon des Marchands, et devint sous Louis XVI la salle des Cent-Suisses, elle était desservie par un grand escalier de pierre, l'escalier des Princes, dont le palier supérieur s'ornait, au-dessus des chambranles des portes et des fenêtres, de bas-reliefs représentant des trophées et des jeux d'enfants. Sous Louis XIV, vers 1700, Monsieur, frère du Roi, et Madame, le duc de Chartres et la duchesse, fille du Roi, y étaient logés. Sous Louis XV, Mesdames, filles du Roi, possédèrent la plus grande partie du premier étage, la duchesse de Tallard, gouvernante des Enfants de France, occupant le pavillon du fond; ensuite le duc d'Orléans, fils du Régent, et le duc de Penthièvre y furent installés. Sous Louis XVI, nous y voyons encore le duc d'Orléans, avec son fils, le duc de Chartres; mais les deux tiers de l'étage, depuis l'escalier des Princes, appartiennent au comte et à la comtesse d'Artois. Les gens de service étaient répartis dans les entresols, et la Cour, qui possédait en ville de nombreux hôtels, pour être mieux à portée du maître, s'entassait dans les appartements étroits et bas de l'attique, sous les combles.

La Révolution vida l'immense ruche, dont les plans anciens et certaines coupes d'architecture nous font deviner le prodigieux foisonnement d'alvéoles. Tout cela, quarante ans plus tard, faute d'un entretien impossible, pourrissait et s'émiettait lentement. On ne pouvait songer à conserver un pareil enchevêtrement de cloisons; il y fallait faire pénétrer l'air et la lumière, et l'idée ambitieuse du roi Louis-Philippe, si elle eût été mieux

servie par un art libre et moins platement bourgeois, eût mérité de la postérité une approbation sans réserves.

L'installation du Musée, qui, au centre même du Château, dans les splendides appartements royaux, s'exécuta avec un vandalisme inexcusable, faisait mieux que se justifier dans les deux ailes ; elle y était le nécessaire et parfait hommage rendu « à toutes les gloires de la France ». Nepveu, l'architecte de Versailles, conseillé et dirigé par l'illustre Fontaine, l'archi-



Photo Alinari.

Bataille de Taillebourg (1242), par Eug. Delacroix.

tecte du Louvre, entreprit donc l'enlèvement des glaces, des ferrures, des boiseries. Sans doute il y avait là des chefs-d'œuvre d'art décoratif ; que sont-ils devenus ? Tout fut déblayé jusqu'aux gros murs : un espace de cent vingt mètres de long, de treize mètres de large, s'offrit à la nouvelle galerie. C'étaient des dimensions incomparablement supérieures à tout ce que le Versailles de Louis XIV mesurait de plus grand : la Galerie des Glaces n'a que soixante-treize mètres sur dix. Sur des armatures de fer que soutiennent trente-deux colonnes en granit, groupées deux par deux aux extrémités et au centre, l'architecte posa une voûte cintrée, décorée dans le goût classique, et percée d'un long vitrage qui compense la suppression



Photo Lévy.
BATAILLE DE MONS-EN-PUELLE (1304), par Larivière.



Photo Lévy.
BATAILLE DE CASSEL (1328), par Henri Scheffer.

de la plupart des fenêtres. Une double arcade s'appuie sur les seize colonnes du milieu, correspondant aux arcades pareilles des deux extrémités, et, sans interrompre la portée du regard qui glisse d'un bout à l'autre de l'interminable parquet ciré, lui permet toutefois de se reposer heureusement. Le décor de stuc de la voûte, où des caissons à grosses rosaces blanches et dorées, mêlés de rectangles à palmettes d'or, retombent sur des lunettes dont le cintre abrite, parmi des trophées, un œil-de-bœuf que surmonte le chiffre du Roi, est peint d'un ton mauve qui se marie délicatement aux ors. Des figures allégoriques parmi des rinceaux, œuvre d'Abel de Pujol, sont peintes en camaïeu sur les arcades. Malheureusement, tout ce décor est lourd, et aboutit à une corniche d'un dessin absurde, qui l'alourdit encore. Seules, les colonnes sont d'un granit gris superbe, et leurs chapiteaux tout dorés copient fidèlement ceux qu'a dessinés Le Brun pour la Galerie des Glaces. En somme, rien ne distrait l'attention des peintures qui, séparées par d'étroits pilastres de stuc blanc enguirlandé d'or, se suc-



BATAILLE DE COCHEREL (1364), par Larivière.



LEVÉE DU SIÈGE D'ORLÉANS (1429), par Henri Scheffer.



D'après Gavard.
BATAILLE DE CASTILLON (1453), par Larivière.

cèdent bout à bout, comme une immense tapisserie, tout autour de la salle, appuyées, presque à hauteur d'homme, sur une reluisante cimaise de marbres de couleur.



Photo Alinari.
Entrée de Charles VIII a Naples (1495), par Féron.

Tel était le grand travail que, vers la fin de l'année 1836, l'architecte Nepveu présentait à Louis-Philippe, après en avoir discuté avec lui jusqu'aux moindres détails. Les archives du service d'architecture, à Versailles, nous permettent d'en connaître les dépenses. L'extrait du budget de l'exercice 1836 porte, en bloc, pour la Galerie des Batailles, une somme d'un million de francs, à laquelle s'ajoute, un peu plus loin, un supplément de 150.000 francs. La « dorure des bases et chapiteaux des colonnes et des portes et croisées » est estimée 20.000 francs ; celle des cadres, 18.000 ; celle des ébrasements de portes, 2.500. Dans l'extrait du budget de l'exercice 1837, nous trouvons mentionnée une somme de 210.000 francs pour l'achèvement de la peinture et de la dorure de la Galerie ; enfin, en 1838, une somme de 7.700 francs pour « la confection de 56 demi-colonnes, avec socles et bases en stuc, pour être placées dans la grande Galerie des Batailles, où elles recevront des bustes de généraux en chef ».



Photo Alinari.
Bataille de Marignan (1515), par Évariste Fragonard.

Trente-trois tableaux sont encastrés aux parois de la Galerie, où ils se répondent symétriquement, un à chaque extrémité, trois sur la paroi du centre qui fait face aux fenêtres, et les vingt-huit autres en quatre



Photo Alinari.
Prise de Calais (1558), par Picot.


Photo Alinari.

Entrée de Henri IV a Paris (1594), par Gérard.

groupes de sept. Les dimensions adoptées sont uniformes, à une exception près : 4^{m},65 de hauteur, 5^{m},43 de largeur ; toutefois les tableaux placés aux deux extrémités de la Galerie sont un peu moins grands (4^{m},15 sur 4^{m},65), et ceux qui forment le centre des quatre longs panneaux de sept, un peu plus hauts et beaucoup plus larges (5^{m},10 sur 9^{m},58). Ces quatre tableaux-là, qui faisaient déjà partie des collections royales, ont été comme le pivot de toute l'organisation nouvelle. Le plus ancien, la *Bataille d'Austerlitz*, du baron Gérard, commandé par l'Empereur et payé 50.000 francs, avait été exposé au Salon de 1810. L'*Entrée de Henri IV à Paris*, du même peintre, commandée en 1816 par Louis XVIII et payée 40.000 francs, avait figuré glorieusement au Salon de 1817. Et c'était Charles X qui avait commandé à Horace Vernet, en 1828, la *Bataille de Bouvines* et la *Bataille de Fontenoy*, payées la première 25.000 francs, la seconde 30.000. Ces toiles, chose singulière, décoraient des plafonds au Palais des Tuileries. L'occasion était bonne de les en retirer ; le peintre Schopin fut chargé d'agrandir celles de Vernet à la dimension des deux autres.


Photo Alinari.

Bataille de Rocroy (1643), par Heim.


Photo Alinari.
Bataille de Lens (1648), par Franque.

La liste des tableaux à exécuter fut arrêtée dans les premiers mois de 1834. Cette année-là, le Roi réservait sur les fonds de la Liste civile un crédit de 337.000 francs pour les commandes et acquisitions faites à la suite du Salon; il accordait également un crédit de 656.000 francs pour les travaux confiés aux artistes depuis la précédente exposition.

Treize tableaux furent commandés le 5 juillet 1834 : la *Bataille de Tolbiac* à Ary Scheffer, la *Bataille de Poitiers* (ou *Défaite d'Abdérame*) à Steuben, la *Levée du siège de Paris* à Schnetz, la *Bataille de Taillebourg* à Delacroix, la *Levée du siège d'Orléans* à Paul Delaroche, la *Bataille de Marignan* à Evariste Fragonard, la *Prise de Calais* à Picot, la *Bataille de Rocroy* à Heim, la *Bataille des Dunes* à Larivière, la *Bataille de la Marsaille* à Eugène Devéria, la *Bataille de Villaviciosa* à Alaux, la *Bataille de Rivoli* à Léon Cogniet, la *Bataille d'Iéna* à Gros.

En 1835 apparaît une nouvelle série de douze commandes : la *Soumission des Saxons* à Ary Scheffer, la *Bataille de Mons-en-Puelle* à Champmartin, la *Bataille de Cassel* à Henri Scheffer, l'*Entrée de Charles VIII à Naples* à Féron, la *Bataille de Lens* à Franque, la *Bataille de Lawfeldt* à Couder, la *Bataille d'Yorcktown* à Vinchon, la *Bataille de Fleurus* à Mauzaisse, la *Bataille de Zurich* à Bouchot, la *Bataille de Hohenlinden* à Schopin, les *Batailles de Friedland* et *de Wagram* à Horace Vernet.


Photo Alinari.
Bataille des Dunes (1658), par Larivière.

La somme allouée à chaque artiste était de 12.000 francs; seuls, quelques peintres de petite renommée, et trop heureux encore de pareille aubaine, recevaient un peu moins : Féron acceptait 10.000 francs, Picot 9.000 et Franque 8.000; mais Heim, auquel étaient alloués 9.000 francs, et Schopin, qui devait en avoir 10.000, sur leur réclamation, obtin-

rent le tarif de leurs confrères.

La majeure partie de ces tableaux figurèrent aux Salons de 1836 et de 1837 ; entre temps, quelques commandes à des artistes illustres avaient été annulées. Gros, très redouté, très discuté, d'ailleurs en pleine décadence, refusa la commande en répondant au directeur des Musées, M. de Cailleux : « Je ressens la nécessité de me reposer par des sujets plus analogues à l'étude de l'art. » Sur quoi, le pauvre homme envoya au Salon de 1835 deux toiles qui furent accueillies par un éclat de rire, *Acis et Galatée*, *Hercule et Diomède ;* et l'on sait quelle fut, cette année même, sa mort lamentable. *Iéna*, qui lui avait été attribué, fut immédiatement donné à Horace Vernet, et le paiement porté à 15.000 francs, tandis que le Roi élevait à 18.000 la commande de *Friedland* et de *Wagram ;* au Salon de 1836, les trois tableaux étaient triomphalement accueillis. Paul Delaroche et Léon Cogniet promettaient et ne donnaient rien ; Champmartin se faisait attendre ; Vinchon renonçait, et, dès 1836, était remplacé, de la meilleure façon, par Couder.


Photo Lévy.
Prise de Valenciennes (1677), par Alaux.

Achevons, pour n'y plus revenir, une énumération qui risquerait d'être fastidieuse. C'est en 1839 seulement que la *Bataille de Mons-en-Puelle*, abandonnée par Champmartin, est commandée à Larivière, qui l'expose au Salon de 1841 ; le même Larivière reçoit, le 17 septembre 1837, la commande des *Batailles de Cocherel* et *de Castillon*, qu'il expose au Salon de 1839. Alaux envoie au Salon de 1838 la *Prise de Valenciennes*, commandée le 17 mai 1836, et au Salon de 1839 la *Bataille de Denain*, commandée le 30 avril 1838 ; enfin, le 13 septembre 1842, la *Bataille de Rivoli*, tardivement abandonnée par Léon Cogniet, passe à un jeune artiste, Philippoteaux, qui l'expose avec succès au Salon de 1845, et reçoit seulement


Photo Alinari.
Bataille de la Marsaille (1693), par Devéria.



Photo Alinari.



Bataille de Villaviciosa (1710), par Alaux.



Photo Alinari.

Bataille de Denain (1712), par Alaux.

10.000 francs, les 2.000 francs complémentaires étant versés, à titre d'indemnité, à son illustre prédécesseur.

Le 10 juin 1837, jour de l'inauguration solennelle du Musée de Versailles, la Galerie des Batailles n'était pas entièrement terminée, mais elle était prête au triomphe. Il faut lire dans le *Moniteur Universel* du 12 juin la description enthousiaste de la glorieuse journée :

« Depuis dix heures du matin toutes les salles du Musée de Versailles étaient ouvertes aux personnes invitées, qui avaient pu les parcourir en attendant l'arrivée du Roi.

« Leurs Majestés ont été accueillies par des témoignages du plus vif dévouement ; elles se sont rendues aux galeries du premier étage par l'escalier de marbre, ont traversé la grande salle des Gardes, aujourd'hui salle de Napoléon, la salle de 1792, les quatre salles consacrées aux campagnes de 1793, 1794, 1795 et 1796 ; elles sont entrées ensuite dans la grande Galerie des Batailles, où l'on voit retracés sur la toile tous les hauts faits de la valeur française, depuis la bataille de Tolbiac jusqu'à celle de Wagram. La foule des invités qui se pressait autour du Roi ne pouvait se lasser d'admirer les belles proportions, les riches ornements de cette galerie entièrement nouvelle. »

Après le banquet, servi dans la Galerie des Glaces et les salons voisins, on assista, dans la salle de l'Opéra, au spectacle donné par les principaux acteurs de la Comédie Française et de l'Académie royale de Musique. « Le spectacle a été terminé par un intermède de M. Scribe, destiné à célébrer l'inauguration du Musée, et à mettre en parallèle une fête donnée à Ver-



Photo Alinari.

Bataille de Fontenoy (1745), par H. Vernet.

sailles par Louis XIV avec la fête toute nationale donnée en ce jour même par le roi des Français... Quand le Roi a quitté sa place, les acclamations ont éclaté avec une nouvelle force. Alors a commencé la promenade aux flambeaux dans les vastes salles du palais et dans la grande Galerie des Batailles. Le Roi était précédé de valets de pied portant des torches, suivi de sa famille et de toutes les personnes qui avaient pris part au banquet ou à la représentation. »

Une délicieuse aquarelle d'Eugène Lami, donnée par la reine Marie-Amélie au père de M. Emmanuel Bocher, qui nous a très aimablement autorisés à la reproduire, nous montre le Roi faisant à ses invités les honneurs de la nouvelle Galerie. On est arrivé dans la seconde partie de l'énorme salle, à la hauteur de la bataille de Fontenoy. Le Roi donne le bras à la duchesse d'Orléans, et le duc d'Orléans conduit la Reine. Des groupes de femmes charmantes et décolletées, mêlées à de brillants officiers, fleurissent la salle solennelle, où les reflets jouent sur le parquet ciré. Devant la Reine, à gauche, sont les artistes qui ont travaillé à Versailles, et attendent d'être présentés ; Horace Vernet, maître du chœur, le bicorne à la main, s'incline profondément ; et les autres, Delaroche, Picot, Alaux, Gudin, Johannot, Schnetz, Couder, Ary Scheffer, Lami lui-même, paradent, un peu gauches, en habits de cour ou en uniformes d'Institut.

Le succès fut prodigieux ; il dure encore. Quand on aborde la Galerie des Batailles par son entrée naturelle, qui est l'escalier des Princes, on

aperçoit d'abord, au rez-de-chaussée, la galerie de sculpture contiguë d'une part aux salles de l'Empire, de l'autre à la salle du Congrès ; c'est par là que sort, après l'élection, le nouveau Président de la République. On gravit, sous un plafond à rosaces aussi pesant que mesquin, cet escalier majestueux, dont un palier porte les bas-reliefs d'un monument de Hoche ; au palier supérieur, des niches abritent les statues de Napoléon et de Louis-Philippe, et, chose assez ridicule, le groupe des Trois Grâces de Pradier, acheté en 1831, et qui attend toujours son transfert au Louvre. On aperçoit la galerie de sculpture du premier étage ; puis, d'une porte latérale, ce qui semble un singulier défaut d'architecture (il eût fallu modifier la direction de l'escalier), on pénètre obliquement dans la galerie colossale.



Photo Alinari.

Bataille de Lawfeldt (1747), par Couder.



Photo Alinari.

Prise d'Yorck-Town (1781), par Couder.



Photo Alinari.

Bataille de Fleurus (1794), par Mauzaisse.

Certes, la première impression, devant ce large vaisseau, est d'une puissance bien ordonnée, et cette noble illustration de nos fastes militaires, avant de provoquer les critiques, inspire, dans son ensemble, un véritable respect. Si l'on vient à l'examiner dans le détail, le désappointement est inévitable. Il est certain que la médiocrité surabonde : Schnetz (dont le tableau eût dû être refusé, étant seul d'un format plus petit), Larivière, Féron, Picot sont de piètres artistes, et la jeune école romantique n'a point de peine à l'emporter sur des rivaux aussi dénués d'invention et du sens des harmonies colorées. Le

Tolbiac d'Ary Scheffer annonce le style de Chassériau, et Steuben, qui a pris à Scheffer la figure de sa Françoise de Rimini pour la blottir aux pieds du vieil Abdérame, n'est pas indigne de ce fier voisinage. Mais parmi les figurants de théâtre, les gestes d'atelier, les casques, les cuirasses, tout l'attirail et la défroque du moyen âge, il y a un joyau sans prix, le saint Louis d'Eugène Delacroix, jeune, ardent, conquérant dans sa cotte bleue fleurdelisée d'or, débouchant du pont de *Taillebourg* sur son beau cheval d'un blond d'ivoire. Le sang coule, les mains se crispent, les yeux brillent et les lèvres grimacent dans les corps à corps ; c'est une des pages les plus sublimes du poète de la passion et de la couleur. Auprès de ce chef-d'œuvre, le *Bouvines* d'Horace Vernet semble encore plus insipide et plus insignifiant. Henri Scheffer, exécutant très inférieur à son frère, a peint une Jeanne d'Arc inspirée et pure, comme la princesse Marie la sculptera. Evariste Fragonard, qui porte un nom illustre, traite encore l'anecdote militaire en héritier du XVIII[e] siècle. Gérard représente la bonhomie de Henri IV et l'émotion des bourgeois de Paris dans une coloration verdâtre d'une tristesse singulière. Quant aux peintres chargés des batailles de Louis XIV, ils n'avaient rien de mieux à faire que de s'inspirer des tableaux voisins de Le Brun et de Van der Meulen, de ces beaux cartons de tapisserie dont Louis-Philippe



Photo Alinari.

BATAILLE DE RIVOLI (1797), par Philippoteaux.



Photo Alinari.

BATAILLE DE ZURICH (1799), par Bouchot.



Photo Alinari.

BATAILLE DE HOHENLINDEN (1800), par Schopin.



Photo Alinari.

BATAILLE D'AUSTERLITZ (1805), par Gérard.

meublait les appartements royaux. Heim s'est acquitté fidèlement de sa tâche de copiste ; Franque, Larivière, Alaux ont fait de leur mieux, ce qui n'est pas trop dire ; cependant il y a de la grandeur dans la figure du vieux Vendôme, détachée en lumière, avec le faisceau des étendards conquis, sur de mouvants nuages noirs. Eugène Devéria, dans sa bataille de *la Marsaille*, reprend la belle tradition des Parrocel et des Lenfant ; et Vernet, plus heureux cette fois, et s'inspirant des anciens peintres de *Fontenoy*, réussit, au milieu des petites anecdotes populaires sans lesquelles il ne saurait inventer, à nous rendre dans son caractère historique la figure du maréchal de Saxe, debout, le chapeau à la main, pour annoncer au Roi la victoire, tandis que la fumée des canons achève de se dissiper dans la plaine. Les toiles de Couder paraissent sombres, un peu funèbres, auprès de ces fanfares ; mais quelle gravité dans le visage et l'attitude de son Rochambeau, de son Washington ! Encore une pauvre peinture, ce *Fleurus* de Mauzaisse, où Kléber caracole en écuyer de cirque ; puis voici que se déploie, avec les sept derniers tableaux, le cycle des victoires de la Révolution et de l'Empire. Philippoteaux a su rendre le type héroïque du Bonaparte jeune et qui salue, au pied des montagnes de *Rivoli*, en même temps que ses troupes enthousiastes, l'aube de son immortalité. Bouchot, l'artiste consciencieux et probe, a campé Masséna et son état-major sur une hauteur d'où ils dominent la plaine de *Zurich* bornée de hauts sommets neigeux ; chose rare, le paysage a été étudié sur



Photo Alinari.
Bataille d'Iéna (1806), par H. Vernet.



Photo Alinari.
Bataille de Friedland (1807), par H. Vernet.

place : le 21 décembre 1835, il est alloué à l'artiste une indemnité de 500 francs pour un voyage qu'il vient de faire en Suisse, afin de « prendre une connaissance exacte des lieux où a été livrée la bataille de Zurich ». Avec son *Hohenlinden*, Schopin rejoint la troupe effacée des Schnetz, des Franque, des Picot, des Alaux, des Mauzaisse. Mais Gérard a composé à *Austerlitz* le dernier acte du drame avec une mise en scène qui pouvait satisfaire le puissant Empereur : il l'a montré calme, sûr de lui-même sous le ciel de tempête et de nuit, tandis que, dans le rayon de soleil suprême, qui rougeoie faiblement, Murat se précipite, apportant l'hommage des étendards conquis. Enfin voici les trois célèbres toiles d'Horace Vernet, *Iéna*, *Friedland*, *Wagram*. On y trouve les portraits de Napoléon en des attitudes bien connues. Il passe la revue de ses grenadiers ; l'un d'eux a crié : Vive l'Empereur ! Il se retourne, foudroie du regard l'imprudent. Puis, entouré de ses généraux, il donne des ordres, la main tendue, et le soleil qui se lève auréole son chapeau légendaire. Puis, dans sa lorgnette, il suit les vagues de ses troupes lancées à l'assaut, tandis qu'il tend à un jeune officier de chasseurs, le comte de Castellane, la carte du champ de bataille. C'est Napoléon, « lui toujours, lui partout », mais ce ne sont point ses victoires.



Photo Alinari.
Bataille de Wagram (1809), par H. Vernet.

Plus tard, dans les grands tableaux de la campagne d'Algérie, Vernet s'efforcera de montrer la vie et le mouvement des armées ; d'autres, après lui, Yvon, Alphonse de Neuville, Detaille, Aimé Morot, iront plus loin, s'approcheront davantage de l'âme terrible des batailles ; et puis, brusquement, le visage de la guerre va changer, et ses peintres chercheront une nouvelle manière. Mais ce n'est pas en ces brèves pages qu'il est possible d'esquisser un sujet de pareille importance.

Nous avons vu les aspects et les enseignements de la Galerie des Batailles. Il ne faut pas oublier qu'elle est encore un monument pieux à la mémoire des héros « tués en combattant pour la France ». Quatre-vingt-deux bustes de plâtre, du caractère, hélas, le plus banal, disposés au long des murailles et à la base des colonnes, conservent les principaux d'entre eux ; mais, ce qui est infiniment préférable, seize tables de bronze, placées dans les encoignures des portes et des fenêtres, présentent, inscrits en lettres d'or, les noms voués à l'immortalité. Lorsque, dans ce même Versailles, la France entreprendra de glorifier sa dernière guerre et la plus grande, l'exemple généreusement donné par le royal fondateur du Musée s'imposera aux continuateurs de son œuvre.



Collection de M. Emmanuel Bocher.

INAUGURATION DE LA GALERIE DES BATAILLES
PAR LE ROI LOUIS-PHILIPPE (10 JUIN 1837).
Aquarelle d'Eugène Lami.

LES

VILLES D'ART CÉLÈBRES

Collection petit in-4°, abondamment illustrée.

Série à **4** *fr. le vol. br.;* **5** *fr. relié.*

Amsterdam et **Harlem**
Anvers.
Athènes.
Avignon et le **Comtat Venaissin.**
Bâle, Berne et **Genève.**
Barcelone et les grands sanctuaires d'art catalans.
Blois, Chambord et les châteaux du Blésois.
Bologne.
Bordeaux.
Bourges.
Bruxelles.
Caen et **Bayeux**
Carthage Timgad, Tébessa.
Le Caire
Clermont-Ferrand, Royat et le **Puy-de-Dôme**
Cologne
Constantinople.
Cordoue, Grenade.
Cracovie.
Dijon et **Beaune.**
Dresde.
Florence.
Fontainebleau.
Gênes.
Grenoble et **Vienne.**
Londres.
Lyon.
Munich.
Nancy.
Naples et son golfe.
Nevers et **Moulins.**
Nimes, Arles, Orange.
Nuremberg.
Orléans.
Padoue et **Vérone.**
Palerme et **Syracuse.**
Pérouse
Pise et Lucques.
Poitiers et **Angoulême.**
Prague
Pompéi (*Histoire, Vie privée*).
Pompéi (*Histoire, Vie publique*).
Rome (*Antiquité*).
Rome (*Des Catacombes à Jules II*).
Rome (*De Jules II à nos jours*).
Rouen.
Saint-Pétersbourg.
Ségovie Avila, Salamanque.
Séville.
Stockholm et **Upsal.**
Strasbourg.
Tours et les châteaux de Touraine.
Troyes et **Provins.**
Tunis et **Kairouan.**
Venise.
Versailles.

Série à **5** *fr. le vol. br.;* **6** *fr. relié.*

Paris.

Série à **3** *fr.* **50** *le vol. br.;* **4** *fr.* **50** *relié.*

Milan.
Moscou.
Oxford et **Cambridge.**
Ravenne.

H. LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, Paris.